

Le temps d'un espace

Jean-François Faveraux

**Le temps
d'un espace**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12599-2

*Si Brel avait pu me lire
Je n'aurais pas eu besoin d'écrire*

La trinité

Le père

Depuis que je ressens cette impression de déjà vécu dans tout ce que je fais, je peux également percevoir la vie de mon père, tout comme celle de mon fils, dans leurs moindres détails, sans pour autant influencer en quoi que ce soit sur leur déroulé. Cela eût été extraordinaire alors que je n'ai déjà pas le sentiment de contrôler la mienne.

Mon père est toujours l'homme le plus estimé du village, même si j'en suis le maire en exercice et même si j'ai pu compenser la perte de souveraineté de notre vallon en m'imposant sur les sept vallons réunis.

Du coup, mon appartement de fonction à l'ancienne mairie de Vauxceré s'est étendu à l'ensemble de la bâtisse du cœur du village. Je travaille sur le plateau, à Longueval, une mairie toute neuve aux concepts écologiques, qui a mangé par sa construction bien plus que les marges dégagées par l'effet d'échelle du regroupement de tous nos vallons.

Nous sommes toujours à la frontière entre Champagne et Picardie, une frontière ancienne qui séparait des peuples gaulois, une route entre Soissons et Reims, entre le vase et le sacre, qui vit passer tant de têtes couronnées et surtout à couronner. Les

princes passaient leur dernière nuit à Fismes, notre ville locale, bien que située chez le voisin champenois. Après ils étaient rois, ce qui ne saurait constituer la même personne.

Nous avons formé également une bien plus triste frontière, celle des tranchées qui décimèrent la population lors de la plus grande boucherie du monde, pour n'en rien consommer qui plus est, je ne pourrai jamais comprendre la guerre que chez les maoris non encore colonisés.

Mon père est né au début de la boucherie suivante, sans plus aucune tante mais sous une tente de fortune, sans plus aucun oncle pour remplacer son père emporté vers le fond du pas de Calais, au fond de sa cale d'un navire anglais. Qu'importe le drapeau qui recouvre les morts pour l'histoire.

Pourtant le petit orphelin ne tint rancune à personne et se construisit par la base en devenant le cordonnier du village. Les pieds bien sur terre, des dents à croquer du maroilles, il rebondit sur le projet de fermeture de la sucrerie de Fismes pour convaincre les notables, c'est-à-dire les cinq fermiers qui exploitaient les champs de betteraves sucrières du plateau, de monter une coopérative agricole qui leur permettrait de transformer eux-mêmes leurs betteraves, ainsi que celles de tout le plateau des territoires des sept vallons, en sucre au pouvoir multiplicateur à la fois de revenus et de diabétiques. Avant même que la sucrerie de Fismes ne fermât en 1978, il était devenu maire de Vauxceré aux élections de 1977.

S'en suivit une période de grâce pour l'industrie sucrière locale et pour le domaine tributaire de l'économie qu'est le bâtiment. Les pavillons ont poussé comme des champignons autour de la fabrique communautaire, portant la population des sept vallons de 500 à 1000 habitants. Le vieux Gascogne porte toujours aujourd'hui fièrement son prénom, Aimé. Ils y avaient cru, ils avaient cru que ce n'en était pas encore fini des campagnes françaises, Clovis avec nous. Ce ne fut pas si sympathique de m'affubler de ce prénom et ce fut cruel de relier la décadence à ce prestigieux homme fort de la région.

Que pouvais-je faire ? Suppléant presque malgré moi de mon père, je fus nommé en intérim lors de son attaque cardiaque au cours de l'année 2000, pour ses soixante ans. Quelques mois plus tard, les habitants transférèrent pour de bon sur le fils les espoirs allumés par le père.

Mais les banques sont de très mauvais partenaires pour ceux qui n'y ont pas de famille. Les scrupules n'appartiennent qu'aux vivants et les banquiers ne font plus depuis longtemps partie de notre monde. Bref, de gentils héros des temps modernes ont racheté notre dette pour ajouter quelques pourcents à la taille de leur appropriation du territoire français. Pas question d'employer la population locale, quelques gros engins conduits par des inconnus restent le seul lien entre nos richesses disparues et une chaîne de distribution qui n'a cure de la provenance de ses denrées.

Au moment où débute mon histoire, il a bien fallu choisir un début dans ce qui ne semble être qu'un cercle ou une spirale infinie, mon père est chez la coiffeuse. A Fismes bien entendu, la pauvre aurait fait faillite chez nous, même si les vieux sont de bons clients eut égard au nombre de cheveux qu'il leur reste sur le crâne. Les chauves soignent leurs derniers rejetons et mon père ne se risquerait jamais à sacrifier sa bande de cheveux blancs à la mode de la boule à zéro. Quatre-vingts ans en ce 10 juillet 2020 mais toujours un sourire charmeur pour agrémenter son élégance vestimentaire.

Après avoir frôlé la mort à soixante ans, il se sent l'envie de prolonger sa vie, de la croquer à pleines dents aussi. Ma mère est partie avant même d'atteindre la cinquantaine et le vieux n'a de cesse depuis de la remplacer sans jamais l'oublier, pirouette qui demande opportunisme dans la conquête comme dans la retraite.

La coiffeuse fut parmi ses victimes mais il est impossible d'en vouloir au vénérable corps qui refuse de se courber, à l'esprit dominateur du mâle qui n'a jamais subi de domination. Elle en garde un souvenir ému, il a même oublié qu'elle avait pu y croire.

Pas riche l'ancien, même s'il fut directeur général de la sucrerie communautaire. Le système de retraite, en France, prend aux pauvres travailleurs pour donner à ceux qui ont déjà trop bien gagné leur vie, solidaire mon œil, si tu n'as rien pu donner, prière de ne rien

recevoir. Il avait accepté un petit salaire pour tenter de faire vivre l'affaire, il a donc une toute petite retraite.

Une fois tous ses poils crâniens, prenant crâne-ment le nom de cheveux, tous égalisés et normalisés, il monte donc dans le bus quotidien qui assure la liaison entre Fismes et les sept vallons, pas de voiture à lui malgré une courte carrière de conducteur de rallye et malgré cette trouille chevillée au corps quand il doit se laisser conduire.

Le même bus l'avait amené en ville, plus de cinq mille habitants, ce n'est plus un village, le matin même et il avait pu distribuer forces sourires à toutes les passantes, jeunes et moins jeunes, en attendant l'heure de son rendez-vous. Pas de l'âge des sandwiches, il avait sacrifié une bonne part de son argent de poche, ce que je lui laisse pour donner le reste de sa retraite à son ami René, qui subvient ensuite à ses besoins, pour une entrecôte saignante au bar des routiers, huit unités de cette monnaie étrangère qui empêche les vieux français de vivre, le prix d'une bière à Paris mais il n'y a plus droit depuis son infarctus, à l'entrecôte non plus d'ailleurs mais il faut bien parfois enfreindre la dure loi médicale.

Le long de la route du vallon de Vauxceré, le temps semble s'être arrêté, le bus lui-même semble muer pour ressembler à celui du grand chemin. Impossible de cultiver sur tout le sud de la commune, que les forêts sauvages colonisent comme du temps où la famille habitait encore sa lointaine Gascogne. La route est bitumée bien sûr mais par un gentil pétrole